

Corneille et Rotrou protestent contre le Jansénisme. N'importe ! M. Doucet a dit à M. Janin que les mondains comme eux commencent à moins redouter Jansénius quand ils le voient saluant Corneille, se rapprochent de Saint-Cyran quand il cause avec Rotrou (1). Jansénius n'a jamais salué Corneille, et Saint-Cyran n'a jamais causé avec Rotrou que dans l'*Histoire de Port-Royal*. S'ils se fussent rencontrés dans leur vie, ce n'eut pas été pour se faire des compliments et se donner des marques d'amitié. Nicole, assez autorisé à parler au nom de Jansénius et de Saint-Cyran, blâmait fort Corneille et ses confrères *qui ont voulu introduire des saints et des saintes sur le théâtre* (2). D'ailleurs M. Sainte-Beuve, qui savait ses jansénistes sur le bout du doigt, nous apprend que tout plaisir littéraire était pour ces austères réformateurs une concupiscence criminelle (3). Pourquoi donc promène-t-il Corneille et Rotrou « sous les arceaux du vieux cloître » ? Les *pieux* solitaires fuient à leur approche. Mais peut-être les gens qui n'y regardent pas de si près, les mondains et les académiciens, croiront qu'ils ont salué ces beaux génies et causé avec eux ; ce qui sera très-honorable pour la maison.

Un homme célèbre dont les relations avec Port-Royal sont très-certaines est saint François de Sales.

Après la journée du guichet, les parties s'étant accommodées, la jeune abbesse soutenue par les encouragements, les conseils du P. Suffren, un jésuite pourtant, et du P. Archange, capucin anglais, esprit de la famille de saint François de Sales,

1. Réponse à M. Jules Janin.

2. *Essais de Morale, contenus dans divers Traitez sur plusieurs devoirs importants, suivant la copie imprimée à Paris chez Guillaume Desprez, MDCLXXX.* — *Quatrième traité, de la Comédie*. On lit dans l'*Avertissement* : « Entre les traitez qui sont dans celui-cy, il y en a un de la comédie qui avoit déjà esté inséré par quelques personnes dans d'autres ouvrages. » — Ce traité et celui du prince de Conti n'ont de commun que les exemples empruntés par les deux auteurs à Corneille et la condamnation du grand tragique. Dans l'*Approbaton des Docteurs*, Nicole est appelé sieur de Chanternes ; dans l'*Approbaton du premier vol.* il était appelé sieur de Maubigny. L'auteur des *Essais*, nous le constaterons plus d'une fois encore, changeait aussi souvent de nom que de maison, et, en deux ans, il changeait quatorze fois de logis. (Lettres écrites par feu M. Nicole. Mons, MDCCXXVII. Lett. VIII.)

3. *Port-Royal*, par Sainte-Beuve, t. III, p. 83, 161.

poursuivit la réforme de son abbaye. Son zèle fit grand bruit dans tout l'ordre. Aussi, en 1618, lorsque l'abbé de Cîteaux voulut rétablir la discipline à Maubuisson, ce fut elle qu'il chargea, avec le consentement de M. Arnauld, de cette mission difficile. La réforme de Maubuisson est restée célèbre par la résistance à main armée de madame d'Estrées, celle-là même auprès de laquelle Angélique avait fait son noviciat. Il y eut des *journées*. On tira un coup de pistolet, on dégâna ; les sœurs, *qui étaient des agneaux, devinrent des lions* pour défendre leur Mère ; *une grande fille d'entre elles*, Anne de Sainte-Thècle, s'avança vers l'abbesse récalcitrante, lui reprocha sa hardiesse, et *en présence de ses hommes qui avaient l'épée nue*, lui tira son voile de dessus la tête et le fit voler à six pas de là. Ce bel exploit n'empêcha pas la victoire de rester à madame d'Estrées. Il fallut que M. Defontis, chevalier du Guet, vint avec un décret de prise de corps et nombre d'archers armés *qui avaient même des cuirasses*, pour mettre madame d'Estrées et ses gentilshommes en fuite, et ramener de Pontoise, où elles s'étaient retirées, madame de Port-Royal et ses fidèles compagnes (1).

C'est à Maubuisson que la mère Angélique vit pour la première fois saint François de Sales ; il y vint six mois avant la bataille, le 5 avril 1619, à la prière de M. de Bonneuil, introducteur des ambassadeurs à la cour, pour confirmer la fille de ce gentilhomme.

« Si j'avais eu un grand désir de le voir, dit la mère Angélique, sa vue m'en donna un plus grand de lui communiquer ma conscience. Car Dieu était vraiment et visiblement dans ce grand évêque : et je n'avais point encore trouvé en personne ce que je trouvai en lui, quoique j'eusse vu ceux qui avaient la plus grande réputation entre les dévots. »

Saint François, qui préférait voir dans les couvents *un train d'avettes qui toutes concourent à fournir une ruche de miel, qu'un amas de guêpes à la cour* (2), fit plusieurs voyages à Maubuisson auprès de sa *très-chère fille*. Il visita Port-Royal, qu'il appela ses *chères délices* ; à Paris, il devint le directeur

1. Mémoires pour servir à l'histoire de Port-Royal et à la vie de la R. M. Marie-Angélique de Sainte-Magdeleine Arnauld, t. II, p. 283, ss.

2. Lettre du 19 septembre 1619.

des Arnauld, et Andilly le vit se promener sous ses ombrages. Angélique, qui avait songé un instant à se joindre à madame de Chantal, « mit son cœur entre les mains du saint évêque sans aucune réserve ». De son côté, si nous devons en croire les *Mémoires pour servir à l'histoire de Port-Royal et à la vie de la R. M. Angélique Arnauld*, le saint prélat « l'aurait autant honorée de son affection et de sa confiance que madame de Chantal » ; il lui aurait dévoilé « ses plus secrètes pensées sur l'état où était l'Église et sur la conduite de quelques ordres religieux » ; dans ces confidences il aurait gémi « des désordres de la cour de Rome » ; il aurait dit que « les conciles œcuméniques sont certainement au-dessus du pape ; que les papes s'aigrissent lorsque l'Église ne plie pas toute sous eux ; que ces malades aiment leurs maux et ne veulent point guérir ; qu'il fallait demander à Dieu en secret d'humilier et de convertir les puissances ecclésiastiques, de réformer les abus qui se sont glissés dans la conduite des ministres de l'Église (1) ». M. de Saint-Cyran, dont on rapporte ensuite une conversation sur ce même sujet, ne parlait pas autrement. Aussi les *Mémoires* nous assurent que saint François de Sales « avait beaucoup plus de lumières qu'on ne pensait pour la conduite et la discipline de l'Église ». M. Sainte-Beuve trouve la révélation neuve et originale. Elle est neuve, en effet (2), et très-peu *originale*. L'authenticité de cette conversation du saint évêque n'est point prouvée. En vain on nous affirme que la mère Angélique en fit part à son neveu, M. Le Maître, qui l'écrivit immédiatement telle que la donnent les *Mémoires*. Les *Mémoires* ! « Qu'on ne s'y trompe pas, disait M. Cousin : tout ce qu'on a imprimé d'elle (Angélique), longtemps après sa mort, a subi les corrections d'éditeurs *inhabiles* qui ont effacé, *pour le polir*, son style inculte et négligé, et *font parler*, de 1630 à 1660, madame Angélique Arnauld, *comme ils parlaient eux-mêmes* à Utrecht ou dans quelque coin du faubourg Saint-Marceau, vers le milieu du xviii<sup>e</sup> siècle (3). »

Les lettres de saint François de Sales à la mère Angélique sont des documents très-certains qui n'ont point passé par la censure

1. *Mémoires pour servir, etc.*, t. II, p. 307.

2. *Inattendue*, même pour M. Henri Martin. *Histoire de France*, 4<sup>e</sup> édition, t. XII, p. 84.

3. *Jacqueline Pascal*, p. 39.

janséniste. Nous nous en servons pour achever le portrait de la célèbre réformatrice. Saint François de Sales n'approuvait pas la rigueur de la réforme introduite à Port-Royal et à Maubuisson, et il en donnait cette raison que tant d'austérité rebutait bien des âmes. « Ne vaudrait-il pas mieux, disait-il, ne pas prendre de si gros poissons et en prendre davantage ? » Une fois résolue à vivre en parfaite religieuse, Angélique avait tourné vers sa propre réformation et celle de ses sœurs toute l'énergie de son caractère. Dans l'ardeur de son zèle trop pressé, elle aurait voulu voir aussitôt reflleurir les beaux âges de la vie monastique. Le saint lui écrivait :

« O ma fille, non, je vous prie, ne croyez pas que l'œuvre que nous avons entreprise de faire en vous puisse être sitôt faite. Les cerisiers portent bientôt leurs fruits, parce que leurs fruits ne sont que des cerises de peu de durée ; mais les palmiers, princes des arbres, ne portent leurs dattes que cent ans après qu'on les a plantés, ce dit-on. Une médiocre vie se peut acquérir en un an ; mais la perfection à laquelle nous prétendons, ô Dieu ! ma chère fille, elle ne peut venir en plusieurs années, parlant de la vie ordinaire (1). »

Impatiente de voir l'œuvre faite, l'abbesse de Port-Royal était immodérée dans les privations qu'elle s'imposait. François de Sales la reprend ainsi :

« Manger peu, travailler beaucoup, avoir beaucoup de tracas d'esprit et refuser le dormir au corps, c'est vouloir tirer beaucoup de service d'un cheval qui est efflanqué, et sans le faire repaître (2). » — « Ne vous chargez pas trop de veilles et d'austérités ; et croyez-moi, ma chère fille : car j'entends bien ce que je dis en ceci : mais allez au port royal de la vie religieuse par le chemin royal de dilection de Dieu et du prochain, de l'humilité et de la débonnoirété (3). »

L'humilité et la débonnoirété ne formaient pas précisément le fond du caractère de la mère Angélique. Les passages suivants des *Lettres* nous l'indiquent assez.

1. *Lettres de saint François de Sales, etc.* Paris, MDCLVIII, t. IV, lettre CCCCLIX. — 2. Lettre CCCXXXVI. — 3. Lettre CCCXXXIV.

« Je vois clairement cette fourmilière d'inclinations que l'amour-propre nourrit et jette sur votre cœur, ma très-chère fille, et sçai fort bien que la condition de votre esprit subtil, délicat et fertile, contribue à cela (1)... » — « Animez continuellement votre courage d'humilité (2)... »

Digne enfant de l'éloquente famille, Angélique mettait quelque orgueil à bien parler et à bien écrire. Et saint François lui disait :

« .... Ès discours, certes quelquefois l'affectation passe si insensiblement, qu'on ne s'en aperçoit presque pas... mais ès lettres, à la vérité cela est un peu, ains beaucoup plus insupportable; car on voit mieux ce que l'on fait (3)... » — « Ne prenez point garde à bien bâtir vos lettres pour me les envoyer : car je ne cherche point les beaux édifices, ni le langage des anges ; ains les nids de colombes, et le langage de la dilection (4). »

L'abbesse de Port-Royal manquait aussi de débonnaireté :

« Prenez bien garde à ce qui peut offenser le prochain, et à ne rien découvrir de secret qui lui puisse nuire (5)... — Prenez bien garde, ma très-chère fille, à ces mots de sot et de sotté, et souvenez-vous de la parole de Notre-Seigneur : qui dira à son frère Raca, etc., etc... Apprivoisez petit à petit la vivacité de votre esprit à la patience, douceur et affabilité parmi les niaiseries, enfances et imperfections féminines des sœurs qui sont tendres sur elles-mêmes, et sujettes à trasser autour des oreilles des Mères (6)... » — « Mais, voyez-vous, ma très-chère fille, vous lui êtes un peu trop sévère à la pauvre fille ; il ne lui faut point tant faire de reproches, puisqu'elle est fille de bons désirs (7). »

Le saint directeur voyait avec déplaisir que sa très-chère fille manquait de cette tranquillité et de cette égalité d'âme, de cette joie modeste, de cette simplicité enfantine qu'il chérissait tant, et il lui recommandait avec instance ces aimables vertus.

1. Lettre DCLXXIV. — 2. Lettre CCCXXXIV. — 3. Lettre DCLXXIV. — 4. Lettre CCGCXII. — 5. Lettre CCCLXV. — 6. Lettre CCCXXXVI. — 7. Lettre CCCLXXX.

« ... Cette grande activité naturelle vous fait sentir une grande vicissitude de saillies (1)... Elle (votre âme) est continuellement agitée des vents et des passions, et par conséquent elle est toujours en branle (1)... Parsemez toutes les pièces de votre conversation, tant intérieures qu'extérieures, de sincérité, de douceur et allégresse, suivant l'avis de l'Apôtre : *Réjouissez-vous toujours en Notre-Seigneur ; je vous dis derechef, réjouissez-vous ; et que votre modestie soit connue de tous les hommes.* Et s'il est possible, soyez égale en humeur ; et que toutes vos actions se ressentent de la résolution que vous avez faite d'aimer constamment l'amour de Dieu... Quand je dis grave (en parlant de la joie qu'il lui conseille) je ne dis pas morne, ni affectée, ni sombre, ni dédaigneuse, ni altière ; mais je veux dire sainte et charitable (3). » — O Dieu, ma fille ! je vois vos entortillements dans ces pensées de vanité, la fertilité jointe à la subtilité de votre esprit prête la main à ces suggestions : mais de quoi vous mettez-vous en peine ? Les oiseaux venaient béqueter sur le sacrifice d'Abraham : que faisait-il ? Avec un rameau qu'il passait souvent sur l'holocauste, il les chassait... Accoutumez-vous à parler un peu tout bellement, et à aller, je veux dire marcher tout bellement, à faire tout ce que vous ferez, doucement et tout bellement, et vous verrez que dans trois ou quatre ans vous aurez rangé tout à fait cette si subite soudaineté (4)... »

Cette lettre est datée du 4 février 1620. C'était la première que le saint écrivait à la mère Angélique après la mort d'Antoine Arnauld, arrivée le 29 décembre 1619 ; il débutait par d'exquises paroles de consolation dont voici la fin :

« ... A mesure que Dieu tire à soi, pièce après pièce, les trésors que notre cœur avait ici-bas, c'est-à-dire ce que nous y affectionnions, il y tire notre cœur même ; *et puisque je n'ai plus de père en terre, dit saint François, je dirai plus librement, notre Père qui es es cieux.* Ferme, ma très-chère fille, tout est à nous, et nous sommes à Dieu. »

Dans l'argument d'une de ces lettres adressées à l'abbesse de Port-Royal, le vieil éditeur s'écrie : « Que cette abbesse eut été heureuse si elle ne se fût jamais éloignée de l'esprit de saint François de Sales (5) ! » Hélas ! il y avait entre l'esprit du Bienheureux et celui de sa fille opposition complète. Saint François de Sales écrivait à l'abbesse d'une maison réformée de son diocèse :

1. Lett. CCCCLXIX. — 2. Lett. DCLXXIV. — 3. Lett. CCCXXXIV. — 4. Lett. CCCLXV. — 5. Lett. CCCXXXIV.

« L'humilité, la simplicité de cœur et affection, et la soumission d'esprit, sont les solides fondements de la vie religieuse... J'aimerais mieux que les cloîtres fussent remplis de tous les vices que du péché d'orgueil et de vanité... On ne saurait rien faire d'un esprit vain et plein de l'esprit de soi-même; il n'est bon ni à soi, ni aux autres. Madame, le soin que vous devez avoir de ce grand ouvrage doit être doux, gracieux, compatissant, simple et débonnaire. Et, croyez-moi, la conduite la plus parfaite est celle qui approche le plus près de l'ordre de Dieu sur nous, qui est plein de tranquillité, de quiétude et de repos, et qui, en sa grande activité, n'a pourtant aucune émotion, et se fait tout à toutes choses. »

Que l'abbesse de Port-Royal avec ses *vicissitudes de saillies, son esprit subtil et délicat, son âme toujours en branle, sa subite soudaineté, son affectation ès discours et ès lettres, son impatience à supporter le prochain, avec son refus de dormir au corps, ses entortillements dans les pensées de vanité, et sa fourmilère d'inclinations que l'amour-propre nourrissait en elle*, était éloignée de cette humilité et simplicité de cœur, de cette soumission d'esprit, de ce soin doux, gracieux, compatissant et débonnaire, de cette tranquillité, de ce repos recommandés par le saint évêque! Une direction de crainte et de tremblement, une théologie de terreur, un mysticisme obscur et exubérant, allaient mieux à sa nature que la manière du Bienheureux toute d'amour, de lumière, de joie tranquille et d'abandon filial. Oh! que la gloire de Port-Royal eût été pure, et son influence salutaire, si l'esprit du saint qui flotte un moment sur ses origines, s'y fût reposé pour toujours! Mais la douce et riante figure de François de Sales cesse bientôt d'illuminer le cloître de la mère Angélique : voici venir Jansénius et le sombre Saint-Cyran, *l'homme fatal*.

II

L'Église catholique à la fin du seizième siècle. — Situation religieuse de la France dans les premières années du dix-septième siècle. — Le saint et le sectaire. — Du Vergier de Hauranne et Jansénius : leur étroite liaison, leur projet de réforme. — Jansénius d'après sa correspondance.

Bossuet l'a dit : « Si on considère l'histoire de l'Église, on verra que toutes les fois qu'une hérésie l'a diminuée, elle a réparé ses pertes, et en s'étendant au dehors, et en augmentant au dedans la lumière et la piété, pendant qu'on a vu sécher en des coins écartés les branches coupées (1). » Cette loi ne s'est peut-être jamais vérifiée avec une évidence plus incontestable qu'à la fin du seizième siècle. En 1564, dix-huit ans après la mort de Luther, Paul IV confirmait solennellement le concile de Trente : l'erreur était à jamais confondue ; le dogme catholique glorieusement vengé ; les doutes soulevés infailliblement tranchés ; les vérités obscurcies remises en pleine lumière ; la morale redressée et la discipline ramenée à la sainte vigueur des premiers âges. Les novateurs avaient cru anéantir l'Église romaine, et cette Église, après avoir subi leurs violentes attaques, apparaissait au monde avec un éclat nouveau. Contemplons de près et un peu dans le détail ce spectacle dont nous allons entendre bientôt nier audacieusement l'admirable réalité.

Pie V mérite par l'éminence de ses vertus le titre de saint ; il applique partout avec sagesse et fermeté les prescriptions du concile de Trente ; il arme et bénit don Juan d'Autriche : l'Église lui doit sa réforme et l'Europe la victoire de Lépante. Grégoire XII

1. Discours sur l'histoire universelle, seconde partie, ch. xxvi.